

LES CHEVEUX DE MA MÈRE

*Le soir, quand, pour dormir, elle a défait ses tresses,
Et me laisse à genoux, baiser ses cheveux longs,
J'aime, en les renarrant, à couvrir de caresses
Les premiers fils d'argent échos dans ces fils blonds.*

*J'y lis tout un passé de soucis et de crainte.
J'y vois mes maux d'enfant, qui l'ont fait tant souffrir,
Et chaque nuit veillée a laissé son empreinte
Sur ce front adoré que le temps va flétrir.*

*Des efforts qu'elle a faits pour me rendre meilleure,
Plus vaillante, plus sage et plus digne d'amour,
Pour soulager qui souffre et consoler qui pleure
Chacun de ces fils blancs me représente un jour...*

*C'est pourquoi, quand le soir, elle a défait ses tresses
Qui baignent son front pur de leur reflet changeant,
J'aime à compter tout bas, par autant de caresses,
Entre ces fils dorés les premiers fils d'argent.*

MARIE DE VALANDRÉ.

UN CANADIEN ILLUSTRÉ

LE RÉVÉREND M. L'ABBÉ THÉRIEN

Nous éprouvons un réel bonheur quand nous pouvons faire ressortir les qualités, les mérites d'un enfant de cette belle province de Québec. Et nous en sommes plus heureux encore, lorsqu'il s'agit d'une personne qui a droit à notre reconnaissance.

Nous savons fort bien, croyez-le, que la reconnaissance est chose démodée aujourd'hui : que de fois ne nous sommes-nous pas entendu dire, à cause de ce sentiment que nous conservons avec soin, que nous cultivons avec amour en notre âme : " Vous n'êtes pas de notre siècle ! "

Eh ! bien, tant mieux !

C'est d'un prêtre que nous allons donner quelques notes biographiques, mais quel saint prêtre !—D'une science qui stupéfie—et avec cela, d'une modestie qui vous confond—! C'est un agronome distingué.

Il est savant, il est modeste : mais c'est un cœur d'or. Il se passerait de manger, plutôt que de refuser au pauvre affamé !

Mais commençons par le commencement.

Le Révérend M. l'abbé Amédée Thérien naquit le 14 octobre 1840, à Sainte-Anne-des-Plaines, joli village du comté de Terrebonne, à trente milles de Montréal, sur la ligne de cette ville à Saint-Lin.

Son père fut le regretté M. Pierre Thérien, possesseur d'une magnifique terre à laquelle celui-ci donna soixante-dix ans durant, tous ses soins. Il aimait son beau Canada ! et pour rien au monde, il ne l'eût quitté ! Il retourna à Dieu au commencement de cette année 1896, chargé de mérites et de vertus.

C'était un de ces hommes de l'ancienne race, dont la parole valait plus que les meilleurs actes notariés de nos jours. D'une bonté que l'on ne rencontre plus, il était aimé et estimé à vingt lieues à la ronde.

Sa vénérable et bonne mère, Claire Drouin de son nom de jeune fille, est une sainte. Malgré ses quatre-vingts ans, elle soigne elle-même aujourd'hui encore la maison de son fils chéri, notre héros, si bien surnommé le Dom Bosco de Montréal.

S'il est un second Dom Bosco, sa respectable mère est bien une seconde Marguerite Bosco ! Dieu sait, et lui seul le sait, le bien qu'elle a opéré, qu'elle ne cesse de faire ! Sa prudence, la haute intelligence de son âme, en font une sûre conseillère pour tous ceux qui souffrent : nous le savons par expérience.

Qu'elle est bonne !...

* * *

La famille Thérien est une des premières fixées au Canada. Le premier du nom se maria en 1670, à Sainte-Famille, Ile d'Orléans. Il habitait Saint-Jean, de cette même Ile.

C'est vers 1770 que l'aïeul de M. l'abbé A. Thérien prit possession de la terre de Sainte-Anne-des-Plaines.

Un des frères du Révd M. Thérien est avocat : M. Olaus Thérien. L'une de ses sœurs est religieuse de la Providence.

Les dispositions d'Amédée, enfant, décidèrent ses parents à le mettre au séminaire de Sainte-Thérèse, d'où sont sorties tant de gloires du Canada ; et pour être cachée, celle dont nous parlons n'en est pas moins l'une des plus pures. Il eut pour condisciples les hommes les plus éminents, parmi lesquels nous citerons l'hon. M. Mercier, et plusieurs évêques du Canada. Ils l'eurent toujours en haute estime et tous lui gardèrent une profonde affection.

Ses succès à Sainte-Thérèse furent brillants. Ayant achevé là ses études, il fut mis au grand séminaire de Montréal, d'où il alla à Québec se perfectionner, par une année de succès encore, au séminaire de Théologie.

Mgr Bourget, de sainte et heureuse mémoire, l'ordonna prêtre, et l'envoya à Sainte-Thérèse, où le jeune professeur enseigna tour à tour la chimie, la physique, donna le cours de philosophie, occupa quelque temps la charge de directeur de cet important établissement. Il eut parmi ses élèves Mgr Emard, évêque de Valleyfield, et d'autres illustrations qui gardent de lui le plus doux souvenir.

Fatigué d'un labeur incessant—car il ne prenait presque pas de repos la nuit, étudiant toujours—il obtint une cure en Acadie, sur les bords de la mer, à l'île Madame, vers 1871. Il était l'un des préférés de S. G. Mgr Cameron, et plus d'un évêque des Etats-Unis s'honorait de son amitié.

Mais il devait remplir une mission spéciale, quoique peu en vue, et Mgr Bourget lui confia la Maison de Réforme, de Montréal, vers 1875 ; il n'a pas quitté ce poste depuis lors.

Son renom de science et de vertus passa par delà les frontières : et trois fois, différents diocèses des Etats-Unis le demandèrent comme évêque. Ce qui nous eut privé du bonheur de le connaître ; mais, d'autre

part, ce qui eut été un grand honneur pour le Canada-français.

Toujours, sa grande modestie lui fit refuser ces charges dont il se fût, cependant, si bien acquitté.

* * *

Nous le disions tout à l'heure, sa modestie n'a d'égal que son savoir ; sa simplicité cadre admirablement avec sa charité sans borne !

Voulez-vous un exemple de cette charité ? Qu'il me pardonne mon indiscretion : ma plume ne peut s'arrêter, mon cœur l'obligerait d'écrire.

Emu du sort qui attend généralement les pauvres enfants sortis de la Réforme, et portant comme le sceau de la réprobation, il résolut de les mettre à l'agriculture, offrant à ceux qui le voudraient une position assurée ; mal secondé, et par ces enfants aux mauvais instincts, et par le manque de dévouement chez ceux qui eussent dû, par leur fortune ou leur situation, s'intéresser à son œuvre éminemment sociale, il sacrifia une fortune sans se plaindre, sans rien demander à personne, et ne s'arrêta que quand ses ressources manquèrent.

Chez lui, point de luxe ! Le tapis de toile cirée du plancher de son bureau est un cadeau, une surprise ; il ne l'eût pas fait placer lui-même ! Qu'a-t-il besoin de tapis, quand ses enfants de la réforme souffrent ?... Qui dira les trésors de bonté, d'indulgence, qu'il dépense derrière ces murs de prison, caché aux yeux de tous ? Quand nous voyions ces pauvres enfants qui, après tout, ont encore souvent un peu de cœur ; quand nous les voyions s'accrocher à sa soutane, se pendre à son cou, à ses bras, l'étouffer de leurs caresses un peu... sauvages, nous nous sentions ému, les larmes nous montaient aux yeux... et nous nous



RÉV. M. L'ABBÉ A. THÉRIEN, EN SA RÉSIDENCE DE STE-ROSE.—(Photo. Laprés et Lavergne)